

INTRODUCTION : LIRE Mc

Avez-vous lu Mc¹? Si vous fréquentez les églises, vous avez certainement entendu lire des bouts d'évangile, sans reconnaître toujours s'ils étaient de Marc, de Matthieu ou de Luc. Car les évangiles sont souvent lus et utilisés en morceaux, comme fragments d'une vie de Jésus qui harmonise les textes évangéliques, ou comme des scènes détachées du contexte pour en dégager un message pour aujourd'hui. On prive ainsi les gens du contact et du chemin d'une *écriture* à lire comme une source capable d'engendrer d'autres récits sans se substituer au récit fondateur. Lire Mc en entier, comme un livre, d'un bout à l'autre, vous y êtes-vous déjà risqué? Dans les librairies, les livres sur les évangiles, et sur celui selon Marc en particulier, ne manquent pas et il en est d'excellents. Mais Mc dans le texte, connaissez-vous? S'informer sur un livre ou l'ouvrir et s'y aventurer, ce n'est pas la même chose, ni le même profit. Pour prendre le temps de lire l'œuvre elle-même et de la goûter, nous vous convions à un *parcours d'initiation* sous forme d'une pratique de lecture continue ayant sa logique propre.

SELON MARC

Dès qu'on parle de Jésus ou des origines chrétiennes, l'évangile de Marc ne peut être évité. Dans les éditions courantes des quatre évangiles, il est le deuxième, et le plus court. Mais les experts estiment généralement qu'il est le plus ancien des quatre, du moins sous la forme qui est la leur depuis les plus anciens documents que nous possédons. Il a été précédé par des sources orales ou écrites dont il porte encore la marque et il est fort probable qu'il ait été utilisé déjà par les évangiles de Matthieu et de Luc. Il a vraisemblablement été rédigé à Rome, à l'époque où les premiers disciples de Jésus et les témoins de la première expansion chrétienne disparaissaient. Le siège de Jérusalem par l'armée romaine et la ruine du Temple qui bouleversèrent les juifs et les chrétiens à travers le monde d'alors (en 66-70) sont les événements majeurs d'histoire générale par rapport auxquels, peu avant ou peu après, on tente de situer le livre de Marc, soit une quarantaine d'années après la disparition de Jésus.

On voudrait en connaître de façon plus précise l'auteur ou le rédacteur. Rien dans le texte lui-même ne le signale de manière explicite. La tradition qui attache le second évangile au nom de Marc présente celui-ci comme disciple de Pierre à Rome et l'identifie avec Jean Marc qui, selon les Actes de Apôtres, était originaire de Jérusalem et accompagna Barnabé et Paul dans leur premier voyage missionnaire. En effet, entre 100 et 150, un certain Papias, évêque d'Hiérapolis (ville de la Turquie actuelle) rattache cet évangile à un Marc, « interprète de Pierre ». Cette attribution est reprise par saint Irénée vers 180 (*Adv. Haer.* 3, 1, 1) et ensuite par d'autres témoins². Pour la tradition ancienne, ce n'est pas la personnalité de l'écrivain qui compte, mais le rattachement à l'époque des fondateurs, les disciples et apôtres de Jésus. D'où le simple titre « selon Marc » que les manuscrits anciens mettent en tête du livre pour le distinguer des autres, intitulés de la même manière : selon Matthieu ou Luc ou Jean, comme s'il n'y avait qu'un seul « évangile » sous quatre formes différentes. Ces quatre noms représentent moins des « auteurs » au sens moderne du mot que les titres qui « autorisent » et recommandent la lecture et l'écoute de

¹ Le sigle Mc renvoie au livre, à l'évangile selon Marc, non à son auteur ou rédacteur.

² Voir là-dessus les présentations de Mc dans les éditions courantes des évangiles et les introductions au Nouveau Testament dans son ensemble.

ces écrits par les croyants. Quant ils ont été réunis, au cours du II^e siècle, il s'agissait de les mettre à part des divers « évangiles » qui circulaient déjà sous des noms de disciples de Jésus, mais sans la garantie d'une réception déjà ancienne dans les communautés qui les lisaient et en tiraient profit.

De toute façon, quelles que soient l'histoire de sa composition et la personnalité de son ou ses rédacteurs, le livre est là. Pour bien marquer que c'est le livre que nous interprétons et non son rédacteur, nous le désignerons simplement par le sigle Mc. Il offre un récit composé, organisé comme un livre à part entière, qui se donne à lire d'un bout à l'autre et dans l'ordre de succession de tout ce qu'il rapporte. Il revient au lecteur de se mettre à l'œuvre. L'autorité de Mc se laissera découvrir et apprécier à l'examen du texte.

Mc ET SON LECTEUR

Mc se déroule sans aucune adresse à ses destinataires primitifs et nous n'avons pas d'information nette sur ses premiers lecteurs. Tout ce que nous pouvons supposer et en dire provient du texte lui-même (ou plutôt de la lecture que nous en faisons) et de ce que nous pouvons savoir des usages de l'époque en matière d'écriture, de diffusion et de réception des écrits dans les églises et plus généralement dans le monde gréco-romain de la fin du I^{er} siècle.

Il est aussi possible de faire l'expérience, en lisant le texte, de ce qu'il demande au lecteur, des possibilités qu'il lui ouvre, des limites qu'il pose à l'interprétation, mais aussi de la manière dont s'y prêtent des ressources et des orientations qu'il propose à cet effet. Mc se présente comme un texte qu'un *discours* fait tenir comme un ensemble signifiant. Le discours porté par la *lettre* d'un écrit (même d'auteur inconnu) est, qu'on le veuille ou non, tourné vers un lecteur (même anonyme et sans adresse). La lettre fixe la possibilité pour un texte de (re)devenir un discours par la lecture, elle ne fixe pas le discours, mais la capacité signifiante du texte, son discours potentiel capable de s'actualiser pour un lecteur par le travail de lecture.

Mc se donne ainsi à lire comme un *discours*, un ensemble composite mais organisé et formant une unité globale de signification donnée à comprendre (prendre ensemble). Son *contenu*, ce qu'il communique, n'est pas livré directement, il passe par des signes (la *lettre* du texte) qui visent à être compris par le lecteur : c'est le travail de la signification, non pas du sens déposé dans une enveloppe qu'il suffirait de décacheter, mais un travail qui engage un Sujet pour choisir et organiser les signes. Ce travail de signification (production de sens) est nécessairement celui du lecteur. Pas de communication sensée entre humains sans travail de compréhension des signes du côté de celui qui écrit et du côté de celui qui lit. L'écriture construit le discours du texte de manière que la lettre devienne lisible, et le lecteur doit (re)construire ce discours au fur et à mesure que l'œil perçoit et associe les signes du texte autant que possible tels qu'ils sont donnés à comprendre.

La résistance du texte s'éprouve ainsi à divers niveaux. Celui du vocabulaire et de la construction des phrases s'impose mais ne suffit pas. Car le discours, en articulant des phrases et des paragraphes, fait surgir par-dessous leurs frontières des lignes de force plus subtiles qui entraînent l'ensemble des relations nouées entre les représentations des acteurs dans le temps et l'espace. Ces représentations sont faciles à identifier mais, prises dans le réseau du texte, elles deviennent des figures de contenu, dégagées de ce qu'elles représentent et investies d'un pouvoir

signifiant qui n'est pas seulement de produire des idées ou des leçons. Il ne s'agit pas seulement de fixer un ou des sens plausibles à tel moment du comportement de tel personnage, encore qu'il faille passer par là, mais d'entrer dans un processus de production et de saisie de sens, i.e. d'orientation d'ensemble (comme on parle du *sens*, de la direction, d'une route). Les lignes de force qui sous-tendent les figures supposent, un peu comme dans un tableau, un point de fuite qui leur donne une orientation commune. Ce point n'est inscrit nulle part dans le texte et il ne peut être déterminé une fois pour toutes. C'est pourquoi la lecture ne réussit jamais à supplanter le texte et peut toujours recommencer en revenant à sa discrétion à la force d'appel du texte au lecteur.

MC, UN RÉCIT À LIRE

Mc se présente comme un récit et nous n'avons pas de mal à nous laisser prendre par l'intérêt de *l'histoire* qu'il raconte et du personnage central qu'il met en scène, Jésus. Encore faut-il être attentif au fait que nous avons affaire au *récit* de cette histoire. L'histoire se déroule en quelque sorte sous nos yeux, avec des acteurs en des lieux déterminés et en leur temps. Nous pouvons imaginer *ce qui est raconté*. Mais il importe de saisir *comment c'est raconté*. Comment les acteurs sont-ils mis en rapports entre eux dans le texte? De quelle manière les temps et les moments s'enchaînent-ils au cours du récit? Comment s'organisent les parcours des personnages dans l'espace? Car un *récit*, c'est un mode caractérisé de *discours*, une manière de construire du sens par le discours. Ses caractéristiques les plus communes sont la manière dont il fabrique du sens par son organisation *figurative* et *narrative*, et cette organisation implique et atteste (comme tout discours) une relation d'*énonciation* entre deux postes, celui de la source et celui de la cible.

Figuratif

C'est le niveau du discours (récit, description, évocation d'un monde) qui articule en son sein des représentations reconnaissables d'un monde extérieur au texte (des lieux, des temps et des moments, des personnages en relation entre eux), non pour les représenter, en reproduire l'image dans le texte, mais pour mettre ces représentations au service d'un « comprendre ». Tout récit donne à imaginer ce qu'il raconte, mais ce n'est pas son but : en faisant passer par le langage les réalités qu'il décrit ou évoque, il *interprète* ce qu'il raconte, ne serait-ce qu'en ne racontant pas tout ce qui s'est passé, et surtout en élaborant un discours porteur de sens. Même si le sens reste énigmatique, il y a quête de sens. *Figuratif* ne veut pas dire que le récit doit être compris « au sens figuré », mais que le sens *prend figure* dans le discours. L'événement raconté donne à imaginer, mais ce faisant, il donne à comprendre. Avec les images des choses dont il parle, le discours cherche et produit du sens.

Narratif

Un *récit* se fait reconnaître par le fait que le figuratif s'organise comme la transformation d'un certain état de choses dans un autre. Cette transformation peut prendre l'allure d'une intrigue, avec des obstacles, des aides, des échecs et des succès partiels. C'est ce qui fait l'intérêt des récits, notamment par le suspens qu'ils entretiennent entre les phases de l'histoire qu'ils racontent. Les récits se diversifient par le monde figuratif dans lequel l'action se déroule. Ils se ressemblent par la manière dont les épisodes s'articulent entre eux selon des règles qui mettent une certaine logique dans le déroulement de l'action et qui constituent une sorte d'armature, une syntaxe générale du récit. Tout discours figuratif n'est pas forcément narratif (par exemple, une

pure description d'un état de choses, un poème), mais un discours narratif ne peut se passer d'un monde figuratif avec des acteurs qui évoluent dans le temps et l'espace.

Par cette organisation figurative et narrative relativement facile à reconnaître, le discours implique un dynamisme à l'œuvre de façon plus intime qui prend en charge tous ses composants pour les faire tenir ensemble et les articuler en unité de signification globale. Il n'y a pas de récit sans narrateur. Mais le style narratif qui mobilise l'attention sur ce qu'il raconte peut se passer de mettre en scène son narrateur : il peut raconter une histoire de façon impersonnelle, comme si le lecteur était mis en présence de l'action racontée sans l'intermédiaire d'un narrateur. Et s'il met en scène un narrateur qui raconte cette histoire à quelqu'un, il faut encore postuler à la source un narrateur dissimulé qui mette ce personnage dans le récit et lui attribue ce rôle de narrateur explicite. Pas de récit sans histoire racontée, pas d'histoire racontée sans narration (action de raconter qui organise l'action racontée), pas de narration sans sujet de parole pour faire passer dans le langage l'action racontée et l'articuler en discours.

Énonciation

Cette nécessité d'un sujet du discours n'est pas propre au récit, elle est postulée par tout discours. C'est pourquoi il ne suffit pas de postuler un rôle de narrateur à la source d'un récit. La narration n'est qu'un des modes d'un dynamisme impliqué par tout discours : c'est le dynamisme de l'*énonciation*. Tout ce que le récit raconte, le discours l'énonce, et cela est œuvre de PAROLE, qui convoque et articule toutes les ressources de la langue et de l'imaginaire (images du monde qui donnent figure à ce qui fait l'objet du discours). Par le biais de l'articulation de l'ensemble du discours cette instance organise ce qui se dit sous mode figuratif, même si cela n'est pas explicite dans le texte lui-même. Pas de discours sans construction de langage, de mots qui ne sont pas les choses mais les « représentent » dans le discours qui en fait des figures signifiantes. Pas non plus d'articulation de langage qui ne soit œuvre de parole. Tout discours atteste une énonciation à l'œuvre, une relation dynamique entre deux rôles, ceux d'énonciateur (source) et d'énonciataire (cible). Cette relation dynamique habite potentiellement le texte. Elle y demeure à l'état de veille, en attente de s'actualiser par la collaboration d'un sujet de parole qui devienne lecteur.

Nous devons ainsi reconnaître qu'un récit ne reproduit jamais l'événement qu'il rapporte. Il en naît, mais sous forme de parole après coup. Il en parle et, ce faisant, il fait du neuf. Avec des mots et des phrases, il construit un discours, un être de langage, porteur de sens et de parole. Raconter, c'est mettre de l'ordre dans ce qui s'est passé. On ne raconte jamais tout, il faut sélectionner ce qui paraît important et l'organiser. C'est une manière de prendre ensemble, de *com-prendre* l'événement et, par là, de trouver et de produire du sens. L'histoire racontée devient une histoire *sensée*. Telle qu'elle fut dans la réalité, elle ne reviendra pas, mais le récit la rend communicable. Il lui assure une présence d'un type nouveau, en parole, entre ceux qui en parlent. Et quand il est écrit, il est capable de circuler loin de l'époque et des lieux de l'événement et de recruter des lecteurs auxquels ni les acteurs historiques ni le narrateur ne pouvaient penser. Œuvre de parole, l'histoire racontée parle encore et fait parler.

Les récits n'enseignent pas, n'expliquent pas, ils ne sont pas directement *didactiques*. Ils laissent jouer entre elles des figures qui peuvent parler à tout être humain. En tant que récit, Mc impose donc au lecteur une double tâche : reconnaître et suivre l'ordre en train de se construire,

c'est-à-dire le sens en train de se faire, et en même temps se mettre à l'écoute de la parole qui fait travailler les mots et les phrases selon cet ordre, dans ce sens.

SUIVRE UN CHEMIN

Le récit trace un chemin par lequel passent ses personnages et sur lequel il entraîne le lecteur. Les personnages passent par des lieux divers : désert et lieux habités, Galilée et ses pourtours, Judée et Jérusalem. Ce ne sont pas de simples repères géographiques d'un voyage. Ces lieux se chargent de sens par ce qui s'y déroule. Et des différences significatives surgissent entre eux, entre villages et endroits solitaires, bord de mer et montagne, ou d'une rive à l'autre de la mer de Galilée. Ces lieux sont pris dans le récit, dans une parole, ce sont des *lieux dits*. Leurs significations varient entre elles et au cours du livre.

On chemine aussi dans le temps, encore que le calendrier reste fort imprécis. Mais on distingue les jours de Jean Baptiste et la période qui suit son emprisonnement. On suit Jésus un jour de sabbat, de l'heure de l'office à la synagogue au repas dans une maison et au soir où tous s'assemblent « devant la porte ». Plusieurs sabbats jalonnent le premier tiers du livre. Et la fin se situe au cours d'une semaine tendue vers la dernière Pâque de Jésus à Jérusalem, le texte donnant pour le jour de sa mort des notations chronologiques qui se multiplient de trois heures en trois heures.

Plus encore que le temps de l'histoire racontée, on remarquera le rythme de la narration. La diversité des scènes particulières, généralement courtes, rarement développées, pourrait donner l'impression d'un chapelet d'historiettes. Mais elles s'enchaînent par des « aussitôt » répétés, comme s'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il était interdit de s'arrêter à l'une ou à l'autre. L'action continue et les épisodes n'ont de sens que dans le courant qui les entraîne vers leur plus haut point d'intensité dramatique, au temps de la Pâque où Jésus expire et son corps disparaît du tombeau.

La narration s'accélère ou ralentit, au cours du récit d'ensemble et souvent au cours des épisodes particuliers. Elle fait des retours en arrière, par exemple pour raconter la mort de Jean Baptiste là où on ne l'attend pas. Elle enchâsse un récit dans un autre et les éclaire l'un par l'autre (l'onction de Béthanie dans le complot pour l'arrestation de Jésus; les reniements de Pierre dans la comparution de Jésus devant le Sanhédrin). Elle anticipe sur les événements par des annonces, si bien que lorsqu'ils arrivent, ils sont porteurs d'une parole de Jésus.

Cette manière de gérer le temps et l'espace de l'histoire racontée détermine un cheminement au cours duquel les rapports des personnages entre eux se diversifient et évoluent. Entre Jésus, ses disciples, ses adversaires et la foule, des relations se nouent, se tendent, se brisent, en tout cas se transforment. Les réactions des uns et des autres aux actes et aux paroles de Jésus représentent autant de questions posées en vue de leur interprétation. Un secret se voile ou se laisse entrevoir. Des chemins de reconnaissance s'ouvrent, avec des avancées et des reculs, des incompréhensions et des refus. Le récit ne marche pas droit vers une conclusion où tout deviendrait clair. Il faudra suivre le chemin tracé par le texte. Lire Mc devient pour le lecteur un parcours dans lequel il réalise son propre cheminement.

ÉCOUTER UNE PAROLE

À l'origine, on lisait Mc comme on le fait encore dans des communautés chrétiennes : un lecteur fait passer le texte par sa voix, les autres écoutent. Mais quelle que soit la manière dont le lecteur sait moduler sa voix pour faire entendre le texte, ce n'est pas lui qui parle et qu'on écoute. Il prête sa bouche à la voix d'un autre : il y a de la parole dans le texte.

Il ne faut pas confondre la voix et la parole. La voix frappe les oreilles, mais la parole qu'elle porte résonne en dedans, elle s'écoute. Combien de voix retentissent à longueur de journée à la radio sans que personne n'écoute la parole! Par contre, un son peut être autre chose qu'un bruit : le volet qui claque, les pas d'un ami sur le palier, c'est un avertissement, une annonce, une parole muette. La Bible parle de la « voix » du vent, du tonnerre, des pas de Yahweh vers le soir dans le jardin d'Eden (Gn 3, 8). Ces « voix » parlent pour qui écoute : Adam et Ève se cachent parmi les arbres du jardin. Quand, après un vent violent, un tremblement de terre, puis un feu redoutable, Élie à l'Horeb perçoit « la voix d'une brise légère », il se voile le visage et se prépare au passage de son Dieu (1 R 19, 11-13).

De même, on peut parler de la voix d'un texte. Comme la voix à l'oral, l'écrit est porteur de parole. À l'oral, la parole passe par des sons, à l'écrit, elle passe par des signes tracés sur le papier pour les yeux du lecteur. Qu'on entende quelqu'un parler ou qu'on lise une lettre de lui, il y a de la parole à écouter. Dans les deux cas, elle doit transiter par un intermédiaire, un *medium*, qui touche le corps, les sens, et devient le *signifiant* de la parole. Puisqu'on appelle « voix » le *medium* qui atteint nos oreilles, pourquoi ne pas donner le même nom à celui qui alerte le lecteur par les yeux ou, pour l'aveugle, par les doigts qui lisent le braille? De même que la voix est la manifestation sonore de la parole, le texte en sa graphie en est la manifestation visible et lisible.

Sans parole, la plus belle langue du monde ne dit rien. La langue est une institution sociale, aucun usager ne l'invente. Les dictionnaires en alignent les mots et les grammaires précisent les règles pour construire non seulement des phrases, mais des discours, des récits. Mais les mots et les règles restent inactifs si aucune parole ne les met en œuvre en direction d'un auditeur ou d'un lecteur capable de saisir, dans les sons entendus ou dans les lettres d'un écrit, la parole qui les régit.

Revenons au lecteur qui lit Mc à haute voix pour un groupe. Il ne faudrait pas que sa voix fasse croire aux auditeurs que c'est lui qui leur parle. Il leur fait lecture d'un texte qui est habité par la parole d'un autre et qui a sa propre voix. Cette voix se fait reconnaître à la manière dont le texte est construit et orienté, autrement dit à la manière dont il témoigne de la parole qui l'habite. Elle n'y est pas déposée ou mise en conserve, comme s'il suffisait de l'extraire du texte. Elle l'habite comme l'âme habite, ou plutôt *anime*, le corps. De même que l'âme s'atteste par le corps qui vit, la parole s'atteste par le texte qui prend vie quand on le lit. La parole prend corps par le texte qu'elle engendre, mais elle n'y agit pas tant qu'il n'est pas lu. En se faisant attentif à l'articulation de tous les membres de ce corps, le lecteur éveille sa parole et se rend attentif à sa voix. Il met le texte en acte de parole et par cette attention, il s'expose au travail de cette parole en lui. La parole naît de la parole, comme la flamme.

La parole ne s'extrait pas de Mc comme les fruits d'une boîte de conserve. Même les paroles de Jésus ne reçoivent leur efficacité et leurs effets que d'une attention à la voix du texte écoutée à travers la manière dont ces paroles sont rapportées et mises en discours par un sujet de parole qui cherche à s'y faire entendre.

Mc, outil de propagande chrétienne en milieu païen? C'est vite dit, et ce serait une curieuse propagande en faveur d'un condamné à la crucifixion par le représentant de la puissance romaine en Judée! Il suffit de lire Mc pour y reconnaître d'autres enjeux que ceux d'une apologétique racoleuse rapidement dépassée par le temps et devenue obsolète. Lisez et vous verrez.

LECTURE OU COMMENTAIRE?

Il est vrai que Mc réserve au lecteur d'aujourd'hui pas mal de difficultés. Certaines tiennent au cadre palestinien et à l'époque révolue de l'histoire qu'il raconte, ou encore à la langue, aux sujets traités, aux usages d'une société antique. Ce n'est pas grave : nous disposons de traductions fiables de la langue grecque de Mc et assorties de notes éclairantes. La traduction que nous proposons ne vise pas à l'élégance. Elle n'atténue pas la rudesse du style du texte. Il faudra souvent compter avec la possibilité de traduire autrement. Et si elle reste parfois équivoque, c'est pour respecter la polyvalence de certaines expressions et ne pas trop limiter leur capacité de signifier.

L'obstacle qui souvent décourage la lecture continue du livre provient de son allure décousue. Le fil qui noue l'ensemble n'est pas toujours évident. Et le principal personnage en scène, Jésus, semble prendre plaisir à dérouter ceux qui l'abordent ou qui le suivent. Cette difficulté-là ne doit pas rebuter. Elle diminue au fur et à mesure qu'on fréquente ce livre. Il ne faut surtout pas interrompre la lecture dès qu'on ne comprend pas. Le texte trace un parcours qui demande à être suivi résolument. Sauter l'obstacle et avancer en tenant ferme la rampe que la suite des versets et des chapitres nous offre, c'est la seule manière de comprendre après coup et de reconnaître que c'est le bon chemin. On découvre assez vite que les difficultés résident moins dans le texte que dans le lecteur. Mc ne fait pas de cadeau, il ouvre une voie de délivrance qui achemine vers l'inouï.

Nous tenterons dans cet ouvrage de baliser une piste de lecture continue de l'ensemble du second évangile. Pour en suivre le tracé, il n'est pas nécessaire de partir avec un plan détaillé. Quand on veut découvrir une ville inconnue, il faut s'aventurer à pied dans les rues et les places, quitte à repérer ensuite sur un plan où nous en sommes. Mc ne gagne pas à être divisé et subdivisé en sections bien délimitées. Il s'organise au fil de l'histoire racontée avec un mélange de liberté et de netteté qui défie les représentations graphiques les mieux intentionnées. Il ménage ici ou là des transitions et des charnières qui empêchent le récit de s'égarer en à-côtés superflus. Des épisodes en annoncent d'autres qui leur font écho. Le texte fait prendre au lecteur des tournants dont il ne s'aperçoit parfois qu'ensuite. Et le cours de la narration peut se précipiter ou ralentir sans jamais se départir d'une certaine concision. Réclamer un plan d'avance, ce serait se priver de surprises et de découvertes et transformer une œuvre de parole vivante en un schéma chiffré qui la fige sur le papier. Nous avancerons donc dans la lecture en cherchant l'orientation du texte là où nous en sommes et en nous interrogeant périodiquement sur le chemin déjà

parcouru. D'où les *bilans* parfois assez élaborés au terme des sections dont nous avons toutefois cherché à réduire le nombre afin de maintenir le fil de la lecture.

Le commentaire s'efforcera de ne pas compromettre le mouvement du récit et sa tension dramatique par l'abondance des explications de détail et le dialogue avec d'autres types d'approches de l'évangile de Marc. Nous disposons en effet sur Mc de plusieurs commentaires excellents et d'approches variées. Lecteurs et lectrices pourront toujours s'y référer. Nous avons voulu ici réduire les explications à ce qui était utile pour suivre notre lecture. Même si notre long compagnonnage exégétique nous y invitait, nous avons réduit les notes au minimum utile pour suivre nos propositions de lecture et ainsi ouvrir notre ouvrage à de nouveaux lecteurs et lectrices pour qui ces discussions traditionnelles sont moins familières. Pour les nombreux passages de Mc sur lesquels nous avons publié des études, nous renverrons à ces publications pour des justifications et explications supplémentaires³.

Dans l'ouvrage que nous proposons au lecteur, avons-nous produit une *lecture* ou un *commentaire*? Il est difficile de lui donner une étiquette prédéfinie. La démarche importe plus que le résultat toujours déficient. Nous avons tenté une démarche de lecteur qui cherche à se situer à l'intersection des possibilités ouvertes par le texte et des propositions de sens qui peuvent lui être faites. L'assignation d'un sens revient toujours au lecteur, qui doit s'y risquer, mais en cherchant si elle convient à la lettre du texte considéré dans sa globalité.

L'histoire des lectures de Mc ne constitue pas tant un savoir accumulé qu'un témoignage de sa puissance. Celle-ci l'habite et n'est pas épuisée. C'est l'aspect par lequel nous pouvons expérimenter ce qu'en sémiotique nous appelons son énonciation immanente : la lettre écrit la trace d'un dynamisme virtuel que la lecture actualise en cherchant à se laisser guider par le texte pour en construire le discours. Le lecteur se soumet à un va-et-vient constant entre son discours de lecture et celui que les éléments du texte sont susceptibles d'appeler. Il se situe dans l'entre-deux. Les interférences entre le discours à construire pour honorer le texte et ceux que notre culture nous habitue à tenir ou entendre ne sont pas forcément à redouter, à condition de maintenir entre ces discours la distance nécessaire pour éviter les phénomènes d'échos ou de résonances qui parasitent l'écoute. Les questions inspirées par notre culture peuvent faire apparaître dans les textes anciens des traces profondes qui échappent au regard d'une lecture purement historique, comme les vues prises d'avions à haute altitude révèlent la présence de villes anciennes cachées sous le relief d'un terrain accidenté. En retour, à partir de ces traces reconnues, notre regard sur notre environnement culturel change.

Dans les grands textes qui ont résisté à l'épreuve des siècles et ne cessent de recruter des lecteurs, quelque chose passe et traverse les cultures, parce que cela témoigne de l'être de parole qui ne cesse de se voiler et dévoiler dans le langage depuis qu'il s'en sert. L'énonciation textuelle touche chacun au point vif où il se débat avec la parole entre ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas dire. Cette conception de la lecture doit beaucoup au discours contemporain de la poétique et de la psychanalyse et ce n'est pas nécessairement une tare. Quand cette manière de lire se soumet à l'épreuve de l'évangile de Marc et qu'elle y reconnaît un intérêt pour la parole affrontée au réel qui lui échappe dans l'existence et le comportement des acteurs du récit, la question n'est pas de

³ À cet effet, il convient de signaler le tout récent recueil qui reprend dix études sur des textes-clés de Mc, en vue justement d'alléger ce commentaire : *Parole et récit évangéliques*, Montréal/Paris, Médiaspaul-Cerf, coll. Lectio Divina N° 209, 2006.

savoir si Marc y a pensé, mais de tester l'ouverture du texte et la possibilité d'une interprétation globale dans la direction qu'il indique.

Qui sait, peut-être trouverons-nous en nous-mêmes, aujourd'hui, des aptitudes et des attentes insoupçonnées pour accueillir Mc, résonner à sa voix, répondre à ses sollicitations? N'oublions pas que lire, c'est entrer non seulement en action, mais surtout en dialogue. Le texte a beau être riche de contenu, il reste inactif tant qu'un lecteur ne l'ouvre pas. Comme ces belles machines qu'on expose à l'admiration du public et dont la puissance dort si personne ne les met en marche, les livres attendent qu'un lecteur éveille leurs capacités de signifier, d'émouvoir, d'ouvrir de nouveaux horizons, de changer la vie peut-être, s'il accepte de s'exposer à leur force de parole.